



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

DÉM

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

le plus fameux médecin de son tems, étoit fils de Calliphron, & ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Orontes, Darius fils d'Hyftafpes, fit mourir l'alfassin, & transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocede étoit confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'étoit défait le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique, Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, & on ne pouvoit obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocede ayant guéri Atosse, fille de Cyrus & femme de Darius, d'un ulcere à la mamelle, il obtint par le crédit de cette princesse d'être envoyé comme espion dans la Grece. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone & y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARES d'Athenes, étoit neveu de Démofthenes, ou, selon Plutarque, dans la *Vie des dix Orateurs*, fils de sa fille & de Lachés. Timée en a donné une peinture très-désavantageuse, mais Polybe le défend. Athenée fait mention d'une harangue de Démochares contre Philon, ami d'Ariftote. Cicéron parle du style de Démochares, au sujet d'un traité qu'il avoit composé sur ce qui s'étoit passé de son tems à Athenes.

DÉMOCHARES, voyez MOUCHY.

DÉMOCRITE, naquit à Abdere dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le tems de son expédi-

tion en Grece. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie & l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le systéme des atômes & du vide. Ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, & on prétend même qu'il pénétra jusques dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, & leur lut son grand *Diacosme*, qu'il regardoit comme un ouvrage admirable. Ses juges qui n'étoient pas plus physiciens que lui, en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talens, lui érigerent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort, le public se chargeroit de ses funérailles. On assure qu'il rioit toujours; mais c'étoit un ris de morgue & d'insulte: se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendoit être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes, comme parmi les nouveaux, c'étoit à qui se distingueroit, à qui occuperait les regards & les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. On voit combien la

plupart de ces vieux sages étoient inférieurs à un de leurs collègues (Séneque), qui pour avoir recueilli quelques rayons de la lumière évangélique, débitoit des maximes toutes différentes. *Non conturbat sapiens publicos mores, nec oculos in se vitæ novitate convertit.* Les Abderitains à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, & écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin s'étant rendu chez lui, en porta un jugement différent, si ce qu'on en raconte, est plus vrai que l'anecdote suivante. Hippocrate avoit, dit-on, avec lui une fille, lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Ce philosophe la salua comme vierge la 172. fois qu'il la vit ; mais le jour d'après, il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. Ce conte est fort célèbre, mais il n'en est pas plus vrai. Croyons plutôt, dit un homme d'esprit, que l'on s'est plu à répandre sur la vie de ces vieux philosophes, autant d'aventures prodigieuses, que sur celle des baladins. On peut douter aussi qu'il se soit aveuglé, pour méditer plus profondément ; quoique ces sortes d'expédiens soient assez assortis aux génies de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes & le vide étoient les principes de toutes choses, qu'ils rouloient & étoient portés dans l'univers, & que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air & la terre. Cela suffit pour né

point pleurer sur la perte du *Diacosmos* & des autres faits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier, au 16. siècle, a traduit du grec un petit traité qu'il dit faire partie des Œuvres d'Hippocrate, & que Laurent Joubert (voyez son article) a mis à la suite de son *Traité du Ris*. Il est intitulé : *De la cause du ris de Démocrite, expliquée & témoignée par Hippocrate, dans une Lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le ris de Démocrite.* C'est un morceau rare & singulier.

DEMON ou DEMENETE, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J. C. Il écrivit & parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir ; & que non-seulement les 30 talens auxquels il étoit condamné, lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en action de grâces de ce qu'il avoit conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe Crétois, fut, dit-on, d'une maison opulente, méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière ; mais il prit ce qu'il lui parut bon dans chacune. Il affectoit de parler comme Socrate ; mais il se rapprochoit beaucoup de Diogene pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, & fut enterré

aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit : *Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée.* Il vivoit sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J. C. Lucien nous le donne pour un sage unique ; mais dans la vérité du fait, ce n'étoit qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtans & d'obscenes calembours, qui seroit honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelloit comme Socrate, qui avoit aussi quelque chose de ces qualités : *Scurra atticus.*

**DÉMOPHILE**, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les Ariens. Le pape Libere ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium ; formule dressée avec beaucoup d'art, & qui à la rigueur pouvoit être défendue, comme elle le fut par S. Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siège de Constantinople, & chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles où il avoit toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

**DEMOPHOON**, fils de Thésée & de Phedre. Après l'expédition de Troie, où il s'étoit trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

**DÉMOSTHENES**, naquit à Athenes, non d'un forgeron, comme Juvenal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que 7 ans

lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, & laisserent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, & la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, en prit des leçons sous Isée & Platon, & profita des traités d'Isocrate qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, & les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, & une poitrine très-foible, étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & en déclamant ainsi plusieurs vers de suite & à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes & les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, & y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple & les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus ; il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est-là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chef-d'œuvres d'éloquence, dont les anciens disoient qu'elles sentoient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que

nous a laissé l'ancienne Grece. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulieres, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, & inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré, pour vaincre leur irrésolution & leur mollesse. « On court, » dit-il, sur les places publiques, on se demande s'il est » vrai que Philippe soit mort » ou malade: mort ou vivant » que vous importe? Vous » vous feriez bientôt un autre » Philippe par votre conduite ». Il se trouva l'an 338 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui, » que tout l'or de Philippe ne » le tentoit pas plus, que celui » de Perse n'avoit tenté Aristide »: sa vertu se démentit étrangement en cette occasion, qui cependant ne devoit pas être si tentante. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athenes, & continua à haranguer contre les Macédoniens. Antipater, leur roi, demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamoient contre lui. Démosthenes prit la fuite, & se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivoient, il suça du poi-

son qu'il avoit dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parens l'an 322 avant J. C. On peut remarquer comme une chose singuliere, que les deux plus grands orateurs d'Athenes & de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme, qui se donna lui-même la mort, la craignoit sur un champ de bataille: tant il est vrai que le suicide est la manie des ames foibles, des poltrons. Les Athéniens lui érigerent une statue de bronze avec cette inscription: *Démosthenes, si tu avois eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece...* Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, & d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art & naïtre du sujet. A cette éloquence mâle & toute de choses, il joignoit une déclamation véhémement & pleine d'expression. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zele pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, & de son amour pour la gloire & la liberté. On a souvent comparé Démosthenes avec Cicéron, & on ne fait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthenes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modeles. C'est la réflexion de Quintilien: *Cedendum verò in hoc quòd ille prior fuit & magná parte Ciceronem, quantus est, fecit.* La meilleure édition de ses *Harangues*, est celle de Francfort, 1604, in fol., avec la Traduction latine de

Wolfius. Turreil en a traduit quelques-unes en françois, & a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grece. Cette version a été éclipsée par la *Traduction complète* que M. l'abbé Auger en a donnée avec celle d'*Eschine*, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez la Combe. M. Taylor, savant Anglois, a publié à Londres une nouvelle édition de *Démofthenes*.

DÉMOSTHENES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des Catholiques, étoit maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que S. Basile faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : *Quoi ! lui dit S. Basile en souriant, un Démosthenes qui ne sait pas parler !*.. Démosthenes piqué lui fit des menaces, & Basile lui répondit : *Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, & non pas de parler de théologie*. Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques Ariens, & exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

DEMPSTER, (Thomas) gentilhomme Ecossois, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse. Il vint à Paris; mais comme il étoit extrêmement violent, il s'y fit des affaires, & fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enleverent à Pise, où il enseigna pendant quelque tems. De là il passa à Bologne,

où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster étoit jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse* en XIX livres, imprimée, in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, de faire naître en Ecosse une foule d'écrivains étrangers, & il s'honora très-peu lui-même, par ce genre de mensonge historique. On a encore de lui : I. *De Etruriâ regali*, Florence, 1723 & 1724, 2 vol. in-folio; avec un Supplément, par Pafseri, Lucques, 1767, in-folio. II. Une édition des *Antiquités Romaines* de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE, voyez NESLE (N. de).

DENHAM, (le chevalier Jean) né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le Jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du pere, il fut plus joueur que jamais. En 1641 il publia une tragédie, intitulée : *Le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprisent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâ-